

« Tu te souviens ? »

- texte tiré du catalogue d'exposition *Tu te souviens ?*, Maison des Arts de Schaerbeek, Bruxelles, juin 2014

La question implique un travail de retours, de collectes, de re-révélation. Elle vient gentiment, comme dans un jeu, où malgré les règles et les astuces, la suite possède quelque chose d'imprévisible. Cependant, dans cette œuvre de remémoration, la suite c'est « la » guerre vécue il y a 20 ans ou à l'instant – et à laquelle certains ont survécu –, et donc connue et sue. Pourtant, ces traversées sont tellement ignobles que la mémoire les évacue collectivement, ré-pétitivement.

Dans le siècle qui nous sépare de la dite « Grande » puis « Première » Guerre, Lucile Bertrand a sélectionné une suite de guerres (d'agression, nucléaire ou des nerfs) et de génocides contemporains. Ces thèmes graves et déstabilisants sont véhiculés régulièrement dans son œuvre plastique depuis plusieurs décennies déjà. Au moyen d'objets, sculptures, dessins et installations – caractérisés par l'insertion de références textuelles, la délicatesse de certains matériaux et une agilité spatiale –, l'artiste procède sciemment à la matérialisation et à l'interrogation de la terreur et de la dignité bafouée dans et par la société.

En 2014, pour *Tu te souviens ?*, Lucile Bertrand recourt à la vidéo, exploitant le potentiel informatif et affectif du médium. Sur un même écran, d'un côté, une succession d'interlocuteurs se confrontent systématiquement à travers la même question : *Tu te souviens ?* et la même réponse, sincère ou pas : *Non* ; tandis que de l'autre, une danseuse-témoin s'effondre à chaque négation qui tombe. Néanmoins, cette allégorie visuelle de la mémoire devient constitutive dès lors qu'un des interlocuteurs explique, lit ou narre la partie de l'histoire du 20^{ème} ou 21^{ème} siècle fraîchement effacée ou refoulée pendant que la danseuse se remet péniblement sur pied.

Afin de susciter au plus juste l'anamnèse des conflits en cours de cicatrisation ou toujours ouverts – au Rwanda, en Grèce, Turquie, ex-Yougoslavie, Syrie, Russie, Afrique du Sud, Cambodge, chez les Indiens d'Amérique et lors de la catastrophe nucléaire au Japon –, Lucile a puisé dans la littérature actuelle. Poèmes et extraits de textes sont dits ou lus à voix haute dans leur langue originale (douze différentes). La vibration des mots, passant à travers le corps émetteur et le corps récepteur, ranime les civilisations meurtries tout en évoquant ce qui dépasse le sensible et l'intelligible.

L'exposition commémorative est produite par et abritée à la Maison des Arts de Schaerbeek. En investissant la fonctionnalité originelle des lieux, l'artiste invite les spectateurs à prendre conscience « à la maison » des situations extrêmes. Le *Tea Time* diffuse son zeste d'exploitation coloniale à la salle à manger. Le piano et le lustre empaquetés contre les bombardements éventuels du salon rose ramènent l'idée de guerre à proximité tandis que le précieux recouvrement des murs en coton de soie fuchsia se pare d'une frise de cadavres dessinés. À la bibliothèque, le film rend hommage aux poètes. Et, enfin, le salon beige accueille le dernier livre de Lucile, présenté suspendu, rappelant une chaîne de montagne, sorte de frontière naturelle sur et pour laquelle des humains se battraient, tandis que d'autres tenteraient de la traverser pour échapper à la destruction, avec, pour tout bagage, la mémoire et l'espoir.

- Véronique Danneels